

# Biron - Dumont - Nardout-Lafarge

## HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE



BORÉAL  
COMPACT

*C'est le fruit d'un travail  
colossal, mené de main  
de maître par un trio  
de passionnés.*

Marie-Claude Fortin,  
*Entre les lignes*



HISTOIRE DE  

---

LA LITTÉRATURE  

---

QUÉBÉCOISE

MICHEL BIRON  
FRANÇOIS DUMONT  
ÉLISABETH NARDOUT-LAFARGE

avec la collaboration de  
MARTINE-EMMANUELLE LAPOINTE

BORÉAL

© Les Éditions du Boréal 2007 pour l'édition originale  
© Les Éditions du Boréal 2010 pour la présente édition

Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 2010  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia  
Diffusion et distribution en Europe : Volumen

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
et Bibliothèque et Archives Canada*

Biron, Michel, 1963 5 mars-

Histoire de la littérature québécoise

(Boréal compact ; 210)

Comprend des réf. bibliogr. et un index.

ISBN 978-2-7646-2027-4

1. Littérature québécoise – Histoire et critique. 2. Québec (Province) dans la littérature. I. Dumont, François, 1956- . II. Nardout-Lafarge, Élisabeth, 1957- . III. Titre.

PS8131.Q8B57 2010 C840.9'9714 C2010-940244-8

PS9131.Q8B57 2010

## SOMMAIRE

Remerciements	9
Introduction	11
<b>Première partie : Les écrits de la Nouvelle-France (1534-1763)</b>	<b>17</b>
1. Les premiers textes : Cartier, Champlain, Lescarbot	22
2. Les <i>Relations des jésuites</i> et l'utopie religieuse	29
3. La vision mystique de Marie de l'Incarnation	34
4. Nouvelles relations de voyage	39
5. L'histoire de la Nouvelle-France	44
6. La Nouvelle-France au quotidien	50
<b>Deuxième partie : Écrire pour la nation (1763-1895)</b>	<b>55</b>
1. La littérature par le journal	62
2. François-Xavier Garneau, écrivain	73
3. Le <i>Répertoire national</i>	83
4. L'Institut canadien	87
5. Arthur Buies, chroniqueur éternel	91
6. Le mouvement littéraire de 1860	96
7. Octave Crémazie : le choc de la réalité	99
8. La poésie patriotique et ses marges	106
9. Contes et légendes	114
10. Le succès des <i>Anciens Canadiens</i>	123
11. Le roman contre lui-même	128
12. Les romans à thèse : <i>La Terre paternelle</i> , <i>Charles Guérin</i> , <i>Jean Rivard</i>	131
13. Romans historiques et romans d'aventures	136
14. <i>Angéline de Montbrun</i> : la voix d'une romancière	144
<b>Troisième partie : Le conflit entre l'ici et l'ailleurs (1895-1945)</b>	<b>149</b>
<i>A. L'attrait de Paris : 1895-1930</i>	155
1. La nouveauté de Nelligan	158
2. La littérature canadienne-française existe-t-elle?	170
3. La querelle entre régionalistes et exotiques	180
4. Les poètes modernistes	186
5. L'horizon du terroir	193

6. Les voix de <i>Maria Chapdelaine</i>	199
7. Le roman entre liberté et censure	207
8. Le théâtre comme loisir	212
<i>B. Un monde en crise : 1930-1945</i>	217
1. Alfred DesRochers et sa province aux noms exotiques	220
2. La langue littéraire	226
3. Des femmes de lettres	233
4. Le roman et la fin d'un monde	239
5. Romans d'initiation	251
6. Alain Grandbois : l'expérience tourmentée de l'ailleurs	254
7. Saint-Denys Garneau : l'écriture ou la quête de soi	262
8. La guerre et le boom éditorial	271

#### **Quatrième partie : L'invention de la littérature québécoise (1945-1980)** 275

<i>A. L'autonomie de la littérature : 1945-1960</i>	281
1. La France et nous	284
2. <i>Refus global</i>	289
3. Gabrielle Roy entre réalisme et intimisme	293
4. Rina Lasnier : la poésie comme exercice spirituel	305
5. Anne Hébert : la violence intérieure	310
6. La poésie d'inspiration surréaliste	319
7. Roland Giguère : la marche en avant	324
8. Frank R. Scott et les « deux solitudes »	332
9. Le roman de « l'homme d'ici »	339
10. La naissance d'une dramaturgie nationale	353
<i>B. L'exposition de la littérature québécoise : 1960-1970</i>	361
1. L'Hexagone et la poésie du pays	367
2. Gaston Miron : le poème et le non-poème	380
3. Paul-Marie Lapointe et Fernand Ouellette : la poésie assumée charnellement	389
4. Le cheminement de Jacques Brault	401
5. L'essor de l'essai : Jean Le Moynes, Pierre Vadeboncoeur, Fernand Dumont	407
6. Le poids de la critique	413
7. Roman et jeux d'écriture	419
8. Hubert Aquin : une nouvelle capacité de noirceur	426
9. Jacques Ferron : la littérature par la petite porte	432

10. Marie-Claire Blais et le chœur des misères lointaines	440
11. La langue de Réjean Ducharme	448
12. L'écriture, la parole et le joual	456
13. La bataille des <i>Belles-sœurs</i>	463
14. Les romanciers du Jour	470
15. L'imaginaire anglo-montréalais : Mavis Gallant, Mordecai Richler, Leonard Cohen	476
<i>C. Avant-gardes et ruptures : 1970-1980</i>	483
1. Contre-culture et « nouvelle écriture »	486
2. Voix fraternelles : Gilbert Langevin, Juan Garcia, Michel Beaulieu	495
3. Le désenchantement romanesque	502
4. Théâtre et québécité	511
5. Nicole Brossard et l'écriture féministe	517
<b>Cinquième partie : Le décentrement de la littérature (depuis 1980)</b>	529
1. Des best-sellers	536
2. Jacques Poulin et le roman en mode mineur	544
3. Romans baroques et hyperréalisme	552
4. L'écriture migrante	561
5. La nouvelle francophonie canadienne	568
6. La traduction de la littérature anglo-québécoise	573
7. Le théâtre comme performance	581
8. La spécialisation des genres	591
9. L'opposition entre la recherche et l'essai	597
10. La poésie et la fiction intimistes	604
11. Du pays au paysage	613
12. La postérité des avant-gardes	618
13. Les fictions de soi	624
Conclusion	627
Chronologie	631
Autorisations de reproduction	650
Bibliographie	652
Index	663



## REMERCIEMENTS

Ce livre n'aurait pas vu le jour sans François Ricard, qui, en plus d'avoir été l'instigateur du projet, nous a accompagnés tout au long de sa réalisation, prodiguant avec clairvoyance conseils et remarques. Nous l'en remercions.

Nous avons bénéficié de l'appui financier du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada et du programme de Chaires de recherche du Canada. Leurs subventions ont permis d'engager des auxiliaires de recherche dont la participation a été importante à chacune des étapes de notre travail. Nous tenons à remercier, pour leur précieuse contribution, Karine Bernard, Jean-François Bourgeault, Alain Charpentier, Laëtitia Desanti, Déborah Deslieries, Marianne Devlin-Campeau, Andrée-Anne Giguère, Claire Jaubert, Marie-Christine Lalande, Vincent Charles Lambert, Jean-Pierre Leroux, Gwénaëlle Lucas, Julie Martin-Guay, Christine Poirier, Frédéric Rondeau, Marie-Pierre Sirois et Karine Tardif.

Enfin, nous exprimons notre gratitude à nos collègues Monique LaRue, Laurent Mailhot, Gilles Marcotte, Robert Melançon et Lucie Robert, qui ont lu attentivement et annoté notre manuscrit.



## INTRODUCTION

Ce livre constitue à la fois une mise en situation et une relecture des textes littéraires québécois, des origines à nos jours. De très nombreux travaux de recherche ont renouvelé depuis une trentaine d'années l'étude de la littérature québécoise, mais l'ensemble du corpus n'a pas été relu à la lumière de ces travaux ni, d'ailleurs, en fonction du développement récent de la littérature elle-même. Nous avons essayé de combler cette lacune en nous basant sur trois grands principes : faire prédominer les textes sur les institutions ; proposer des lectures critiques ; marquer les changements entre les conjonctures qui distinguent chacune des périodes.

### UNE HISTOIRE DES TEXTES LITTÉRAIRES

Les deux plus récents travaux d'ensemble sur l'histoire de la littérature québécoise sont *La Vie littéraire au Québec*, série en cours dirigée par Maurice Lemire et Denis Saint-Jacques (cinq tomes parus, couvrant la période de 1764 à 1918), et l'essai de Laurent Mailhot intitulé *La Littérature québécoise depuis ses origines* (1997), version revue et augmentée d'un livre paru d'abord dans la collection « Que sais-je ? » en 1974. *La Vie littéraire au Québec*, selon les termes de ses directeurs, « n'est pas principalement organisée autour des œuvres ou des auteurs ». Comme son titre l'indique, elle porte sur « la vie littéraire » de sorte que l'accent est mis sur l'étude des conditions matérielles (maisons d'édition, librairies, bibliothèques, etc.), sur la formation des écrivains, sur les groupes et sur les enjeux idéologiques propres à chacune des périodes. Le livre de Laurent Mailhot, pour sa part, beaucoup plus condensé, représente une introduction qui pose les balises historiques tout en faisant le bilan des travaux réalisés sur la littérature québécoise. Les pistes y sont nombreuses, mais la lecture des textes y est forcément rapide à cause du format réduit. Dans la mesure où une histoire littéraire du Québec fondée sur la lecture des textes n'a pas été proposée depuis l'ouvrage collectif dirigé par Pierre de Grandpré à la fin des années 1960 sous le titre *Histoire de la littérature française du Québec*, il nous a semblé que le temps était venu d'entreprendre une nouvelle lecture historique des textes littéraires québécois.

Qu'entend-on par « textes littéraires » ? Un récit de voyage, comme on en trouve des dizaines dans le corpus de la Nouvelle-France, est-il littéraire au même titre que le sera la poésie d'Émile Nelligan ? La question ne concerne pas seulement les textes rédigés sous le Régime français. Elle se pose tout autant pour des textes du XIX<sup>e</sup> siècle, comme l'*Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos*

*jours* de François-Xavier Garneau, et même pour des textes parus à l'époque de Nelligan, comme les articles d'Olivar Asselin ou de Jules Fournier. En réalité, tous ces textes font partie depuis longtemps de la littérature québécoise, mais sont-ils pour autant littéraires de la même façon? Cette question, qui reviendra tout au long de cet ouvrage, met en cause les frontières qui séparent le littéraire et le non-littéraire au Québec. Pour beaucoup de commentateurs, y compris nous-mêmes, le meilleur de la littérature québécoise se trouve à certaines époques du côté de genres non canoniques, comme la chronique ou la correspondance, et non du côté du roman ou de la poésie. Le mot « littéraire » a donc une acception particulièrement large au Québec. Pendant longtemps, des textes qui ailleurs appartiendraient aux marges de l'histoire littéraire en forment ici l'armature.

En cela, il apparaît assez évident qu'on n'écrit pas l'histoire littéraire du Québec comme on écrit l'histoire littéraire de la France, de la Russie ou de l'Angleterre. Dans ces traditions influentes, structurées autour d'œuvres universellement reconnues, l'histoire littéraire semble aller de soi. La littérature jouit d'un rayonnement tel qu'elle se constitue comme un monde autonome, ayant sa propre histoire. Il n'en va pas ainsi dans ce que Franz Kafka appelle, dans son journal, les « petites littératures », comme la littérature yiddish ou la littérature tchèque, où la question nationale devient déterminante. Parmi les petites littératures francophones, la littérature québécoise paraît illustrer ce phénomène de manière exemplaire. Dès le XIX<sup>e</sup> siècle, cette littérature s'est définie comme un projet « national ». Le mot est repris au début du XX<sup>e</sup> siècle par Camille Roy, auteur d'un *Manuel d'histoire de la littérature canadienne-française* qui fait autorité jusque vers 1950. Plus tard, au cours de la Révolution tranquille, la question nationale se fait plus urgente que jamais, la littérature devenant l'expression d'un Québec en effervescence. C'est dire que, d'une époque à l'autre, l'histoire littéraire du Québec s'accompagne inévitablement de la référence nationale, peu importe si on parle de littérature *canadienne*, de littérature *canadienne-française* ou, comme ce sera le cas à partir du milieu des années 1960, de littérature *québécoise*. (Notons que, si elle est relativement récente, l'expression « littérature québécoise » ne désigne pas seulement la littérature contemporaine, mais s'emploie rétroactivement pour parler de l'ensemble de la littérature du Québec depuis les premiers écrits de la Nouvelle-France.)

Faire l'histoire de la littérature québécoise, est-ce pour autant faire l'histoire de la nation? Nous croyons que les liens entre le milieu et les œuvres doivent être considérés, mais que les textes imposent aussi leurs propres perspectives. Il ne s'agit pas de choisir entre deux conceptions antagonistes, l'une qui relèverait de l'histoire proprement dite, inscrivant la littérature dans un ensemble de faits sociaux et culturels, et l'autre qui ressortirait plus spécifiquement à la littérature et à la critique, s'attachant à décrire l'évolution de la littérature comme si cette

dernière s'engendrait elle-même. Pour nous, ces deux conceptions ont chacune le défaut de s'ériger en système et de se justifier l'une par opposition à l'autre. Plusieurs travaux récents ont permis de surmonter une telle opposition entre l'approche externe et l'approche interne de la littérature. Les ambitions individuelles, les choix esthétiques et les inventions formelles s'éclairent si on les articule à ce qui se passe dans l'ensemble du champ littéraire de même que dans les autres sphères d'activité (culturelle, sociale, politique, religieuse, économique). D'où l'alternance, dans le plan de notre ouvrage, des chapitres portant sur la singularité des œuvres avec des chapitres s'attachant davantage au contexte et au continuum historiques. À partir d'un point de vue contemporain sur l'histoire, nous avons visé à dégager la cohérence et l'originalité des œuvres littéraires. Nous avons aussi cherché le plus souvent possible à mettre le lecteur en présence des textes eux-mêmes afin qu'il soit en mesure de saisir et de sentir la spécificité des écritures. En outre, nous avons tenté d'établir des rapprochements entre les œuvres et de les situer dans un contexte littéraire élargi, en regard d'autres littératures.

#### LA SÉLECTION DES ŒUVRES

L'inventaire du corpus québécois est aujourd'hui très avancé, grâce à de nombreux outils de recherche, comme le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*. Il s'est agi pour nous d'essayer d'en déchiffrer le sens et le contenu, de distinguer les œuvres majeures et d'en montrer l'intérêt à la fois par rapport au contexte d'origine et par rapport au monde actuel. Nous avons cherché à mettre en valeur les œuvres les plus déterminantes, qui font l'objet de chapitres distincts, tout en présentant d'autres œuvres comme illustrations d'une époque ou d'un courant esthétique. Nos choix se justifient tantôt par l'impact que les textes ont eu au moment de leur parution, tantôt par le poids qu'ils acquièrent aux yeux de la postérité, tantôt par le sentiment que des œuvres méconnues méritent d'être mises en avant.

L'histoire de la littérature québécoise que nous proposons est précédée de nombreuses interprétations, parmi lesquelles il s'agissait aussi d'opérer une sélection. Il y a aujourd'hui une « tradition de lecture » au Québec, contrairement à ce que constatait Georges-André Vachon à la fin des années 1960. La littérature québécoise n'est plus un projet, comme à l'époque de la Révolution tranquille, mais un héritage de lectures qui se sont plus ou moins imposées dans la critique contemporaine. Pour bon nombre d'écrivains et de critiques québécois nés après 1960, l'initiation à la littérature s'est faite au moins en partie à travers la lecture des œuvres de Nelligan, d'Anne Hébert, de Gabrielle Roy ou de Réjean Ducharme. Ces œuvres, parmi quelques autres, occupent ainsi, dans l'imaginaire contemporain québécois, le statut de classiques au sens le plus courant du terme,

à savoir que ce sont des œuvres découvertes en classe, depuis l'école secondaire jusqu'à l'université. La tradition de lecture au Québec s'étend également aux écrits de la Nouvelle-France, même si ce corpus est tout autant un rejeton de l'histoire littéraire de la France qu'une préhistoire de la littérature québécoise. Nous avons choisi de commencer cet ouvrage en remontant à Jacques Cartier pour rendre compte de la vie des textes de la Nouvelle-France dans la littérature québécoise et, plus généralement, de leur intégration à un ensemble de référence proprement québécois.

Notre sélection concerne aussi, plus largement, les genres du théâtre et de l'essai dont l'appartenance à la littérature ne va pas toujours de soi. Dans le cas du théâtre, nous laissons aux historiens du théâtre ce qui touche la vie théâtrale ainsi que la représentation, c'est-à-dire la théâtralité proprement dite, mais nous intégrons ce qui relève de la dramaturgie, à savoir les textes des pièces de théâtre. Cela dit, nous considérons l'ensemble de la création théâtrale afin d'éclairer les transformations de l'écriture dramatique, de même que nous situons brièvement ces transformations dans l'évolution générale des institutions. En ce qui a trait à l'essai, nous tenons à en restreindre la définition afin de distinguer l'essai littéraire du vaste domaine de la prose d'idées qui lui est souvent associé. Cela n'empêche pas, comme l'illustrent plusieurs chroniques et correspondances, que de nombreux textes ne revendiquant pas, au départ, une visée littéraire soient aujourd'hui ceux qu'on relit avec le plus d'intérêt d'un point de vue littéraire. Enfin, nous avons exclu de notre corpus les traditions orales ainsi que les arts dans lesquels le texte, intrinsèquement lié à l'image ou à la musique, ne jouit pas d'une véritable autonomie : c'est le cas du cinéma, de la bande dessinée et de la chanson.

S'il existe bel et bien une tradition de lecture au Québec, elle ne fournit pas toutes les réponses, puisqu'elle maintient aussi un certain nombre d'usages plus ou moins artificiels qui demandent de toute façon à ce qu'on éprouve leur résistance par la relecture. C'est le cas de la place qu'il convient d'accorder aux œuvres de langue anglaise. Dans l'historiographie littéraire du Canada, il existe, comme on le sait, deux ensembles parallèles : d'un côté, l'histoire littéraire canadienne, qui englobe en général la littérature de langue anglaise écrite par des Québécois, tout en excluant la littérature québécoise de langue française ; de l'autre côté, l'histoire littéraire québécoise, qui intègre l'ensemble de la littérature canadienne-française, tout en excluant la littérature de langue anglaise écrite par des Québécois. Il y a certes des exceptions, mais l'usage s'est installé, sans qu'on sache trop s'il se justifie pour des raisons esthétiques ou pour des raisons idéologiques. Nous croyons qu'il n'est plus possible aujourd'hui de nous retrancher derrière cet usage. Adopter un point de vue contemporain sur la littérature québécoise, c'est forcément aborder la question de ses frontières non seulement au regard de la tradition, mais aussi à partir des interrogations auxquelles fait face à

présent la culture québécoise. Cette ouverture ne concerne pas seulement la période contemporaine : depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, les écrivains de langue anglaise ont joué un rôle dans l'évolution de la littérature au Québec, principalement à Montréal. Sans nier l'étanchéité, relative et variable, des deux traditions, nous avons tenté de rendre compte des œuvres de langue anglaise qui, par leur circulation grâce aux traductions et par leur retentissement critique, se sont avérées les plus significatives du point de vue des lecteurs francophones. Par ailleurs, la question des frontières se pose également dans le cas des écrivains de langue française hors Québec. En évoquant la littérature acadienne et la littérature franco-ontarienne qui défendent maintenant leur autonomie, nous avons voulu souligner les liens qui unissent les littératures issues du Canada français.

#### LA PÉRIODISATION

La périodisation de l'histoire de la littérature ne peut être totalement indépendante de l'histoire sociale et politique, mais nous avons cherché, ici encore, à accorder un statut central aux œuvres, en signalant les transitions proprement littéraires. Nous avons essayé de caractériser chaque période à la fois par les enjeux esthétiques qu'elle révèle et par les conditions générales dans lesquelles s'écrivent les œuvres. Au total, nous avons distingué cinq grandes périodes. La première va du début à la fin de la Nouvelle-France (1534-1763), époque à laquelle les écrits s'adressent à la métropole française et entretiennent des rapports étroits avec le développement de la colonie. La deuxième période, qui va de 1763 jusqu'à 1895, est associée au projet national, qui rallie la plupart des écrivains. À partir de 1895, qui marque le début de l'École littéraire de Montréal, la littérature fait l'objet de débats de plus en plus âpres entre les « parisianistes » ou les « exotiques » et les défenseurs du régionalisme. Le conflit entre l'ici et l'ailleurs, qui sous-tend toute cette troisième période, se comprend mieux toutefois si on le subdivise en deux sous-périodes : la première (1895-1930) s'articule autour du nouvel attrait exercé par Paris sur les écrivains et les intellectuels québécois ; la deuxième (1930-1945) se définit par une vision plus pessimiste, celle d'un monde en crise, qui culmine au moment de la Seconde Guerre mondiale. Au lendemain de ce conflit, la situation change profondément et, dans ce qui constitue une quatrième période, on voit s'élaborer un grand projet, celui d'inventer la littérature qu'on appellera « québécoise ». Ce grand projet devient le lieu de rencontre de l'ensemble des textes littéraires, de 1945 à 1980, mais de façon si variée qu'il importe d'introduire, ici encore, des subdivisions : de 1945 à 1960, la littérature revendique son autonomie, d'abord face à la France, et puis en tant qu'activité esthétique ayant sa légitimité en elle-même et voulant se donner les moyens matériels (édition, enseignement, etc.) de se développer ; de 1960 à 1970, la littérature québécoise s'expose sur la place publique et se situe par rapport aux autres

littératures nationales ; de 1970 à 1980, on assiste à une série de ruptures (esthétiques et idéologiques) incarnées notamment par les avant-gardes. À partir de 1980, sans qu'il y ait de rupture à proprement parler, une cinquième période commence, caractérisée par le décentrement de la littérature et marquée à la fois par un pluralisme exacerbé et par l'expansion phénoménale de la production littéraire.

Par cette périodisation, nous avons voulu dégager certains nœuds historiques propres à la littérature québécoise. Mais nous avons aussi cherché à clarifier les grands changements qui touchent cette littérature. Comparativement à la littérature française, dont l'histoire est ponctuée, à partir du *xix*<sup>e</sup> siècle, par la succession d'écoles et de mouvements qui s'opposent les uns aux autres, les ruptures esthétiques que connaît l'histoire de la littérature québécoise sont moins spectaculaires, moins radicales. Elles sont d'ailleurs souvent atténuées par ceux-là mêmes qui les provoquent. Toutefois, les cinq périodes que nous distinguons n'en témoignent pas moins de changements profonds dans l'évolution littéraire. D'une période à l'autre, il s'agit moins d'une suite de ruptures que de ce que Saint-Denys Garneau nomme le « commencement perpétuel » : la découverte, le projet d'une littérature nationale, l'avènement conflictuel de la modernité, puis de la littérature québécoise. Cette série de commencements est suivie de la marginalisation actuelle de la littérature, où domine plutôt le sentiment d'une fin ; or, comme on le verra, ce sentiment a lui aussi une longue histoire, inséparable de l'incessante volonté de recommencement.

Chacune de ces parties, relativement autonome, n'a pas la même ampleur. Nous avons voulu éviter une uniformisation artificielle et faire ressortir un intérêt littéraire inégalement réparti. Les proportions sont pour nous aussi significatives que la structure ; c'est pourquoi, à partir des années 1930, l'espace que nous accordons aux œuvres va croissant. Toutefois, pour l'époque actuelle, nous sommes restés plus mesurés, estimant qu'il faudra un certain temps avant de pouvoir l'évaluer avec la distance critique requise. Mais, pour chaque partie, l'objectif reste le même : situer les œuvres et les auteurs dans la période, c'est-à-dire assurer une lecture cohérente de l'ensemble, tout en observant les transformations, les contradictions, voire les diverses formes de résistance que certaines œuvres et certains auteurs opposent au mouvement général. Toute histoire de la littérature, en effet, et plus encore une histoire qui se veut d'abord attentive aux textes mêmes, se compose également de ce qui résiste aux classifications et aux interprétations qu'elle propose.

PREMIÈRE PARTIE

Les écrits de la Nouvelle-France  
1534–1763



*Historiae Canadensis*, 1664, M11712, Musée McCord, Montréal.

**L**ES ÉCRITS DE LA NOUVELLE-FRANCE FORMENT UN CORPUS d'environ cinquante textes rédigés au cours de la période qui va de la découverte du Canada par Jacques Cartier en 1534 jusqu'au traité de Paris, par lequel la France cède le Canada à l'Angleterre en 1763. Ces textes appartiennent principalement aux genres suivants : la relation ou le récit de voyage, le journal, la correspondance (publique ou familière), l'histoire, la chronique, les mémoires et les annales. Longtemps lus comme de simples documents historiques, ces écrits sont aujourd'hui considérés comme faisant partie de la littérature au même titre que des œuvres de fiction. Sans doute ne peut-on pas oublier les fonctions immédiates, d'ordre économique, religieux ou politique, que ces textes ont eues à l'origine, en conformité avec la mission de la colonie. Mais tous, peu importe leur genre, comportent une part de récit ou de description et mêlent le réel et l'imaginaire. L'art de voyager (plus de la moitié des auteurs de la Nouvelle-France sont des voyageurs ou des explorateurs) est intimement lié à l'écriture. Ceux qui, à l'instar des jésuites et des autres missionnaires, s'attachent plutôt à décrire l'installation de la colonie ou les mœurs des Amérindiens sont, eux aussi, attentifs aux symboles autant qu'aux réalités de ce Nouveau Monde. Dans tous les cas, l'appropriation du territoire engendre son propre récit, comme si la littérature de la Nouvelle-France cherchait à frapper l'imagination et à donner un sens historique à des expériences singulières, toutes placées sous le signe de la découverte. Dès la seconde moitié du *xix*<sup>e</sup> siècle, ces textes seront réédités, relus et intégrés à l'histoire puis à la littérature nationales.

Cela dit, les écrits de la Nouvelle-France ne correspondent guère à l'idée moderne de littérature. Les visées proprement esthétiques y sont le plus souvent marginales, subordonnées à l'impérieuse nécessité que suscitent la découverte du territoire, la rencontre des Amérindiens et les aléas de l'établissement. Les historiens littéraires Camille Roy et Gérard Tougas ont tour à tour écarté ce qui s'était écrit avant 1760 sous le double motif que les auteurs de la Nouvelle-France s'adressaient à des lecteurs de la mère patrie et qu'ils pratiquaient des genres non littéraires. Mais cette position n'est plus défendue à partir de la Révolution tranquille. Les histoires littéraires de Pierre de Grandpré et de Laurent Mailhot intègrent le corpus de la Nouvelle-France. De nombreux chercheurs littéraires, après les historiens, consacrent alors d'importants travaux à cette période et présentent ces textes comme étant à la fois littéraires et québécois.

Quatre arguments principaux justifient l'intégration du corpus de la Nouvelle-France à l'histoire littéraire du Québec. Le premier argument est d'ordre thématique : tous ces textes abordent des thèmes propres à la Nouvelle-France, que ce

soient les particularités du territoire, les progrès et les difficultés de la colonie, le choc des civilisations européennes et amérindiennes ou d'autres aspects de la vie en Nouvelle-France. Ces textes s'adressent à un lecteur de la France, mais ils parlent des réalités du Nouveau Monde. Le deuxième argument, d'ordre éditorial, est aisément mesurable : la plupart de ces écrits ont été réédités au Québec et ont donné lieu à des éditions parues dans des collections littéraires. Rares sont ceux qui mettent aujourd'hui en doute la valeur littéraire de ces écrits. D'où un troisième argument, d'ordre esthétique cette fois : même si l'on parle d'écrits en tous genres plutôt que d'œuvres au sens littéraire, les textes de la Nouvelle-France n'en ont pas moins des qualités narratives ou poétiques comparables à celles que l'on trouve dans des textes appartenant à des genres littéraires canoniques comme le roman ou la poésie. Les métaphores rencontrées dans les relations de voyage de Jacques Cartier, le sens du récit manifesté par le père Paul Le Jeune, la spiritualité de Marie de l'Incarnation ou la dimension philosophique des textes du baron de Lahontan relèvent tous, à quelque degré, de la tradition littéraire. Un dernier argument touche à la mémoire des textes de la Nouvelle-France à l'intérieur de la littérature québécoise. Les écrivains du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle construiront une tradition de lecture qui inclura et privilégiera même les écrits de la Nouvelle-France. On pense non seulement à des auteurs de romans historiques comme Joseph Marmette ou Laure Conan, ou encore à des écrivains-historiens comme Jacques Ferron, mais aussi à des poètes comme Pierre Perrault ou à des romanciers comme Jacques Poulin.

Au départ, les raisons d'aller vers le Nouveau Monde sont connues : trouver de nouvelles routes maritimes dans l'espoir de découvrir un passage vers l'Orient, exploiter de nouvelles richesses naturelles et élargir l'espace habitable afin de créer un empire colonial en Amérique comme avaient commencé à le faire les Portugais et les Espagnols. Écrire en Nouvelle-France, c'est participer directement à cet effort de colonisation : les explorateurs comme Jacques Cartier ou Samuel de Champlain puis des missionnaires religieux mettent leur plume au service de cette entreprise. La force de séduction de ces textes tient peut-être à leur précarité même : on y sent tout à la fois les attentes extrêmement élevées des premiers voyageurs face à ce monde dit nouveau et l'expression d'une expérience personnelle souvent dramatique, qui ne peut prendre appui sur la durée ou la tradition. Qu'il s'agisse d'observer un continent aux dimensions extraordinaires, de se dévouer à la cause de la colonie en suscitant l'intérêt du pouvoir politique et la charité des donateurs ou, sur un plan plus personnel, de compenser l'éloignement du pays et des proches, on peut imaginer à quel point l'écriture, dont les conditions matérielles pénibles sont fréquemment évoquées (qu'on pense à l'encre gelée dont parle le père Le Jeune ou au départ des vaisseaux qui impose son rythme à la correspondance de Marie de l'Incarnation), rattache les auteurs à ce qu'ils ont quitté. La tentation de l'héroïsme est là, mais il y a peu de victoires à célébrer. Bien au contraire, la difficile cohabitation avec les Amérindiens, toujours

désignés comme des « Sauvages », les rigueurs des hivers et les lents progrès de la colonisation, tout cela trouve des résonances multiples dans les écrits et dans les plaintes des colons.

Les Amérindiens sont très souvent valorisés (à l'exception des Iroquois, en guerre contre les Hurons, alliés des Français). Cependant, leur parole est absente, même si certains auteurs, comme Joseph-François Lafitau, s'intéressent à leurs coutumes. Plusieurs auteurs de la Nouvelle-France se servent de la comparaison avec les Amérindiens pour critiquer leur propre culture, mais peu se mettent à l'écoute de traditions différentes. Plus tard, les écrivains québécois seront nombreux à puiser dans l'histoire et l'expérience amérindienne, de l'historien François-Xavier Garneau aux poètes Gilles Hénault ou Paul-Marie Lapointe et aux romanciers Yves Thériault, Robert Lalonde ou Suzanne Jacob. Mais, comme les traditions orales amérindiennes n'ont guère été transposées avant tout récemment sous forme écrite (par exemple par Pierre DesRuisseaux dans *Hymnes à la grande terre : rythmes, chants et poèmes des Indiens d'Amérique du Nord-Est*, 1997), elles demeurent en marge de l'histoire littéraire et ont surtout été étudiées par des anthropologues.

Pour qui écrit-on sous l'Ancien Régime? La question du lecteur éclaire l'ensemble des écrits de cette période. Ces textes sont presque toujours destinés à quelqu'un en particulier, ou à quelques-uns. Même s'ils appartiennent à des genres variés, ces écrits fonctionnent plus ou moins sur le modèle de la lettre. Deux des auteurs les plus importants de cette période, Marie de l'Incarnation et Élisabeth Bégon, sont de remarquables épistolières. Observons aussi que la lettre, loin d'être un genre réservé aux femmes, constitue une voie privilégiée de l'expérience d'écriture dans l'ensemble du Nouveau Monde. Qu'il s'agisse de relations, de rapports ou de mémoires, on a, par définition, affaire à un type ou à un autre de correspondance. Même les textes à caractère historique, comme *Histoire du Montréal, 1640-1672* de François Dollier de Casson rédigée à la manière d'une longue lettre, ou la monumentale *Histoire et Description générale de la Nouvelle-France* de François-Xavier Charlevoix qui adopte partiellement la forme de lettres, s'adressent à des individus bien précis et construisent leur propos en fonction de ces destinataires connus. Bien qu'ils soient les plus éloignés dans le temps, les écrits de la Nouvelle-France ont ainsi un air familier et personnel qui les rend plus proches de nous que bien des textes ultérieurs. D'une certaine façon, l'étrangeté dont témoignent les auteurs de la Nouvelle-France, écrivant loin de la mère patrie, est aussi la nôtre. Les écrivains québécois ne cesseront en tout cas de s'y référer comme à une sorte d'origine lointaine de leur propre écriture. Cette origine ne leur est jamais donnée : il leur faut, au contraire, aller vers elle, se l'approprier, la redécouvrir en somme. La littérature de la Nouvelle-France ne se présente pas sous la forme d'un héritage, mais d'un travail de relecture.



210

**BORÉAL**  
**COMPACT**

BORÉAL COMPACT PRÉSENTE DES RÉÉDITIONS DE TEXTES  
SIGNIFICATIFS – ROMANS, NOUVELLES, POÉSIE, THÉÂTRE,  
ESSAIS OU DOCUMENTS – DANS UN FORMAT PRATIQUE ET À  
DES PRIX ACCESSIBLES AUX ÉTUDIANTS ET AU GRAND PUBLIC.

Michel Biron enseigne la littérature à l'Université McGill, François Dumont à l'Université Laval et Élisabeth Nardout-Lafarge à l'Université de Montréal.

Embrassant l'ensemble des textes littéraires depuis la Nouvelle-France, les auteurs dessinent le portrait de la littérature québécoise en s'attachant aussi bien à la singularité des œuvres qu'aux transformations du contexte dans lequel elles s'inscrivent.

La littérature québécoise n'est plus un projet, comme à l'époque de la Révolution tranquille, mais un héritage de lectures. Ce livre propose à la fois une mise en situation et une relecture des textes littéraires québécois, des origines à nos jours. Il s'appuie sur trois grands principes : faire prédominer les textes sur les institutions ; proposer des lectures critiques ; marquer les ruptures qui distinguent chacune des périodes.

*On n'a qu'à lire l'Histoire de la littérature québécoise pour découvrir la forte cohérence de ce peuple, toujours partagé entre le mouvement et l'immobilité, la parole et le silence, la révolte et la soumission, la modestie et les rêves continents.* Dany Laferrière, *La Presse*